

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(19.1.1947) Supplement Hebdomadaire

Nouvelles de France

Dimanche
19
Janvier
1947

DIRECTEUR
LITTÉRAIRE :
PAUL BOURCIER

DANS CET HIVER GLACÉ

Il n'y a pas deux années, nous étions encore dans la bataille, sur les crêtes des Vosges ou dans la plaine d'Alsace, au milieu des neiges et du givre de l'hiver. Dans cette étrange cinématique qu'est notre mémoire, je n'ai qu'à laisser jouer un petit diable pour revoir les hommes en guerre dans ce terrible décor d'un monde glacé : quelques fantassins tranda se gibent sous les sapins dans la vapeur blanche de leur haleine ; un guetteur saute sur le toit d'une petite maison et dont on ne voit, sous la passe-montagne de laine grise, que deux yeux brillants qui suffisent à recomposer tout un sourire...

Mais aujourd'hui, dans ce Paris glacé sur lequel déferle un nouvel hiver de catastrophe, tout me ramène à ces souvenirs, à ces visions de grand gel, à cette sorte de solennité que l'extrême froidure donne à toutes les choses et, d'abord, à l'homme lui-même. Il n'y a que quelques minutes, je traversais les salles de cette Exposition des Chefs-d'œuvre de la Peinture Française que j'ai eu la chance d'organiser au Petit Palais. Par les grandes hautes vitres, les Champs-Élysées stupéfiés étendaient leur solitude au delà du miroitement des bassins glacés. L'air pesait aux branches noires des arbres comme si le froid l'avait fait plus lourd. Dans le vaste Palais, livré lui-même aux rigueurs de la saison, un silence de haute-platitude régnait sur les grandes salles. Toute vie semblait arrêtée et, pourtant, chaque chef-d'œuvre avait son visiteur, chaque panneau rassemblait son petit groupe de pèlerins du rêve et de la beauté.

J'ai traversé lentement cet univers six fois séculaire où toutes les visions de l'esprit humain ont trouvé leur forme et leur expression. Insensibles aux fureurs de la saison, les laboureurs, les chevaliers et les saints, les déesses et les amoureuses, méritaient les mythes et les symboles que les grands créateurs incarnèrent en eux. Le Christ ressuscité sortait du cercueil au milieu du rétable de Donatello, les moissonneurs de Poussin faisaient tomber les grands blés au tranchant de leur faucille, les héros de David prélaient un serment éternel, tandis que le ciel d'Italie ouvrait sa coupole au-dessus du pont de Narni, de Corot et que les demoiselles des bords de la Seine, de Courbet, prolongeaient leur rêverie, sous la gloire du soleil à travers les feuilles.

Mais, plus que ces grandes œuvres, j'ai regardé ceux qui étaient venus les contempler en dépit du froid de ce jour d'hiver. Que ce vieux monsieur, que cette jeune fille, que ce couple qui marche en se donnant le bras, aient pris la décision de sortir, de suivre des rues glacées, d'affronter le terrible courant d'air des bords de la Seine, pour venir dans ce vaste édifice, lui-même aussi glacé que le monde extérieur, ne me semblait pas un petit fait de la vie quotidienne dénué de toute importance. J'avais l'impression de découvrir une sorte d'héroïsme pacifique, presque aussi émouvant que celui des hommes de guerre. Quand la recherche du rêve et de la délectation s'accommodent d'un pareil confort, elle prend du même coup une nouvelle valeur. Les hommes ont besoin de grandeur et de beauté, comme ils ont besoin de se sentir libres. Ce vieux monsieur tranquille qui regarde un Delacroix, ou cette jeune fille étonnée qui contemple la nudité de Georges de La Tour, ne me font pas sou-

rire quand je les confronte à mes souvenirs d'avant-postes. Il est bon de trouver aussi un peu d'agréable dans la bataille que chaque être doit livrer pour rester en contact avec la culture.

On entend bien que je ne songe pas à me réjouir d'avoir pu faire cette expérience. J'aimerais mieux que le bonheur de vivre nous eût été rendu. J'aimerais mieux que l'Europe dévastée eût déjà retrouvé les moyens de diminuer les souffrances matérielles des hommes. J'aimerais mieux que les grands Musées de France puissent attirer les visiteurs en leur offrant un asile de tiédeur au milieu des frimas de la grande ville. Un vieil homme qui viendrait s'asseoir devant les chefs-d'œuvre, sans même les regarder, parce qu'il ne souffrirait pas des morsures de l'hiver, me semblerait aussi une sorte de victoire de la culture et de la civilisation. Mais puisque nous sommes encore les plus faibles devant ces ennemis de toujours que sont le froid et la faim, je trouve consolant que des hommes et des femmes viennent regarder des tableaux et des statues, malgré le gel et malgré la hie.

Je suis bien que cette satisfaction pourra apparaître dérisoire si l'on songe à tout ce que ces femmes et ces hommes ont accepté pendant plus de quatre années. Mais c'est justement parce qu'ils ont beaucoup souffert qu'ils pourraient reculer devant la moindre difficulté pour tout ce qui n'est pas indispensable à leur vie matérielle. Ce n'est pas parce que l'on aura fait la queue pendant des mois chaque matin, pour obtenir un morceau de pain ou quelques pommes de terre, que l'on sera prêt à accepter le moindre désagrément pour avoir le droit de participer à la vie de l'esprit. La misère n'est pas une bonne préparation à l'ascétisme et, si l'on ne veut pas engager de si grands mois, un simple détachement des biens matériels. Elle n'est pas même un entraînement à la misère. Elle est simplement une lente dégradation de l'homme.

C'EST pourquoi, dans cette Europe si grande et si misérable où, de l'Oural à l'Atlantique, il n'est pas centimètre de terre sans maisons détruites et sans villes ruinées, je trouve une raison d'espérer dans cette passion pour la culture encore vivante au cœur de tant d'hommes. Pendant tout cet été, des dizaines de milliers de visiteurs qui se pressaient à l'Exposition de la Tapiserie ou à celle des Chefs-d'œuvre de la Peinture Française, nous ont donné une preuve éclatante de cette passion. Mais, alors, le temps, était beau. La joie de vivre semblait revenue avec les beaux jours. Tout était facile dans ce grand Paris des toilettes d'été et des femmes en robes claires. L'observateur attentif aurait même pu se demander si toute cette joie ne cachait pas quelque chose de trompeur et si tout cet élan vers les belles choses n'était pas factice. Mais, aujourd'hui, dans ce Paris d'hiver qui retrouve brusquement toutes les difficultés des temps noirs et même toutes les misères, quelques visiteurs silencieux, marchant à pas lents dans une atmosphère de cathédrale, devant les chefs-d'œuvre, du passé portent un témoignage dont nous ne pouvons plus douter. Au delà de la grande épreuve, ils affirment la volonté de tous les hommes de ne pas se laisser détacher de ce qui peut faire leur dignité et de ce qui fut leur grandeur.

André CHAMSON.



Le Christ de Brouha, peinture sur bois de Paul Gauguin. Ecole polynésienne. Musée de Louvain.

L'Elysée a retrouvé son hôte

Curieuse destinée de ce palais de l'Elysée où vient de s'installer M. Vincent Auriol, investi de la plus haute charge de la République !

A l'avaricieux comte d'Evreux qui le fit bâtir, à Jeanne Poisson, plus connue comme Marquise de Pompadour qui le fit décorer, aux tenants de buvettes qui y établirent domicile quand il fut transformé sous la Révolution en une sorte de « Luna-Park », a succédé un homme politique à qui ses ennemis eux-mêmes se plaisent à reconnaître des qualités éminentes de droiture, d'honnêteté, de bonté intelligente.

Les Parisiens ont pu voir, vendredi matin, remonter côte à côte les Champs-Élysées deux hommes du même parti, de la même tendance au sein de ce parti, à qui sont confiées les destinées de la France : Vincent Auriol et Léon Blum, accomplissant ensemble le patriotique pèlerinage qui les menait à la tombe du Soldat Inconnu.

Étonnant paradoxe, en vérité ! A toutes les dernières élections, le parti S.F.I.O. enregistrait un échec très net ; il voyait sa zone d'influence, récemment encore fort respectable, se rétrécir comme une peau de chagrin. D'où peut provenir cette prééminence que lui accorde la confiance des élus ? « Simple incidence électorale, nous diront les techniciens du jeu parlementaire. Le parti S.F.I.O.

est maintenant un parti de centre. C'est lui qui fait la balance entre la gauche communiste et la droite que forment, quoiqu'il en aient, le Rassemblement des Gauches et le M.R.P. Ces deux blocs opposés et de force sensiblement égales n'étant point parvenus à un accord, il est normal qu'aux socialistes aient été dévolus la charge et l'honneur de gouverner non point au nom d'un parti maître, mais par délégation des partis rivaux. »



Peut-être. Mais ce qu'on ne peut oublier, ce sont les affirmations maintes fois répétées de Léon Blum pour qui la philosophie de son parti est essentiellement l'humanisme. Que cette philosophie, en tout cas, soit celle qui anime le président de la République et son actuel Président du Conseil, nul ne peut en douter. Il est rare, et d'autant plus admirable, de voir qu'en cette circonstance, les roueries des tacticiens se sont révélées sans valeur et que c'est la « vertu » qui l'a emporté, cette vertu qui, suivant Montesquieu, est le fondement de la démocratie.

Souhaitons à M. Vincent Auriol de couler sous les « ombrages élyséens » des jours qui ne soient point chargés de trop de nuages, des jours où le soleil règne enfin sur la France, ce soleil que notre dur hiver nous fait tant espérer.

LE MINIMUM VITAL...

Il faut mettre de l'huile dans le moulin, ça vous savez que de faire une salade de bœuf, remarque Jean Marie, penché sur son moteur...

Et pour l'édification du voyageur. « Mon moulin ne plaisait pas avec le minimum vital. »

Nous rions... et que faire, si non la causerie à propos des questions qui semblent familières ?

— Selon vous, Jean Marie, qu'est-ce que le minimum vital ?

— Ah ! c'est à propos de l'huile que vous me demandez cela ?

« Vous savez qu'en dessous d'un niveau fixé, le graissage ne se fait plus, et c'est la bogerte dans le carter... »

« Hé bien, monsieur, les hommes sont comme les moteurs : ils ont besoin d'un minimum pour tourner rond. »

— Tu veux dire, pour vivre ?

— Oui. Et s'ils n'ont pas ce minimum, il arrive que, tout d'un coup, ça ne va plus. L'accident s'appelle dans ces cas-là, malade, ou misère... »

— Et s'il s'agit des habitants d'une région ou d'un pays entier, on peut s'attendre à des troubles, des révolutions, ça dépend... »

— Ça dépend de quoi ?

— D'une étincelle comme dans un moteur. Comme l'allumage et le démarrage, c'est éviter le panne. Mais demander de gros efforts, ou exciter le mécontentement pour de, moulin politique, c'est risquer le pire... »

— Et c'est aussi simple que dans mon moulin... »

— Évidemment. C'est au gouvernement même, aux organismes internationaux comme l'O.N.U., par exemple, d'éviter que le niveau ne baisse au-dessous du minimum vital.

LE MINIMUM VITAL : UNE SOMME DE BESOINS

— Mais de quel niveau s'agit-il ?

— Du niveau de vie. Avant guerre, à part quelques exceptions, il dépassait le minimum nécessaire.

« Les gens trouvaient assez de ravitaillement, d'habillement, de confort, de distraction, de sécurité pour satisfaire leurs besoins. »

« Mais en octobre 1947, la plupart des Français — ouvriers, fonctionnaires, rentiers, voient que ce qu'ils ont — appelle ce niveau de vie — est bien en-dessous de ce qu'il faudrait — c'est-à-dire le minimum vital. »

— C'est du progrès à reculer ?

— Malheureusement. Et même quand un décret élève le mini-

...est-il pour aujourd'hui ?

Le minimum vital

lèvement de notre économie à plus longue échéance.

— Alors on va nous minotiser encore longtemps ?

— L'affaire est délicate. Il se greffe sur cette affaire deux questions, qui en sont solidaires : le pain, et la balance.

— Le pain, je connais ça ; M. Gouin en est le patron.

— Et M. Monnet, le rapporteur, il s'agit, grâce à l'effort conjugué et méthodique de l'agriculture, de l'industrie, de tous enfin, d'arriver un jour à produire assez pour garantir à chacun le minimum vital.

ACHETEZ, ON BAISSÉ LES PRIX !

— Et ça va durer quinze ans ?

— Oui, mais il y aura, au fur et à mesure des adaptations, qui permettront de profiter des progrès accomplis.

« Et d'ailleurs un léger mieux va se produire avec la baisse : avec les mêmes revenus, vous pourrez acheter davantage et satisfaire aux besoins les plus urgents. »

— Il y aurait un autre moyen de faire baisser les prix : bloquer les billets, — comme on l'a fait en Belgique.

— Ou mettre l'or en vente libre, comme en Suisse ou en Turquie.

— C'est un luxe que nous ne pouvons guère nous offrir. Mais les prix n'ont rien d'inquiétant s'ils ne disputent pas la course avec les salaires.

UN MINIMUM VITAL : UNE CHAUMIÈRE ET UN COEUR

— Évidemment, le minimum vital change avec les époques, les pays et les hommes. Il s'élève sans cesse. Et personne n'est satisfait du sien : le Chinois, le Russe, l'Allemand même l'Américain qui n'a pas, je crois, sujet à se plaindre. C'est le progrès...

« Il y a des gens qui ne sont pas si exigeants, ce sont des ancêtres ou des sages. »

— Nous avons joué aux échecs pendant six ans, et je vous offre un plaisir, vous savez.

— Gardez-la, Jean Marie, gardez-la ; elle n'est pas si mauvaise que cela, puisque tout le monde tâche de l'élever.

— C'est ça, comme disait l'autre : Retrouvons nos manches, ça ira encore mieux.

RIVAL

Au fil... des jours

SAMEDI

Le Spitzberg est à l'ordre du jour. On n'avait plus parlé de ces îles désolées depuis 1910, année de traité signé par la France, les U.S.A., l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne...

DIMANCHE

Les Italiens ne se souviennent même plus qu'un beau jour de juin 1944, leurs divisions blindées se lançaient sur la France...

LUNDI

Les fonctionnaires précédents. Il est si souvent question d'eux que de brèves gens qui ignorent tout du problème en viennent à être persécutés qu'ils enragent.

MARDI

M. VINCENT AURIOL est élu à sa présidence lors de l'Assemblée nationale. Ce scrutin est tout comme celui d'habitude...

MERCREDI

A diplomatia 1947 n'a plus rien de commun avec celle que ces Messieurs de la Carrière pratiquent aux temps heureux et protocolaires de la belle époque.

JEUDI

M. VINCENT AURIOL a été élu président de la République par 452 voix. Pour ceux qui aiment bien parler les chiffres, rappelons que M. Adolphe Thiers avait 494...

VENDREDI

ARRÊTÉ Léprieu est-il révoqué ? On le croirait presque. In quarante-huit heures, un gentleman cambodgien a visité le palais de Justice et la police judiciaire...



Faites entrer Scarlett, ordonna sans enthousiasme Mr. Lieber, chef du personnel de la « Mondiale et Scottish Line ».



« Bonjour, Monsieur », fit Peter Scarlett en otant d'un geste obéissant, un feutre dont toutes les fibres étaient imbibées de graisses alimentaires et industrielles.

« Je le sais », coupa Mr. Lieber. « Le voyage n'a pas mal marché », poursuivit le mouchard sans s'efforcer de la sécheresse du ton.

« Naturellement, Monsieur », répondit Peter Scarlett, qui ne concevait pas qu'une vache pût ne pas être véritable.

Mr. Lieber ouvrit la bouche. Il avait certainement l'intention de dire quelque chose. Mais le sang-froid lui revint, et il referma son orifice buccal sans émettre aucun son.

Une heure plus tard, le chef du personnel montait à bord du « Pélican ». Il suivit la courbe qui menait à la plage arrière et se joignit discrètement à un petit groupe de matelots qui s'occupaient d'un œil intéressé les gestes du commandant Nelson.

Cet original — il faut l'être pour user d'introduit de nuit dans l'entre-deux-pollaires et dans celui des jupes — lui parut-il collection de pipes et de bagues à tabac. Il s'assit sur les marches et se mit à fumer, et ce fut peut-être en raison de cet affacement que son nom n'avait pas été mentionné pour le commandement du « Pingouin ».

Ces cambriolages furent une épreuve pour les journalistes qui avaient s'en prendre aux politiciens, en tout bien tout honneur.

La part des passagers et de l'équipage. Le chef du personnel passa sa main courte et grasse sur son front congestionné.

Nelson se redressa sur sa chaise : « Vous me faites beaucoup de peine, Mr. Lieber, dit-il. Je suis très attaché à Augustine. Quant au règlement, nul ne le connaît mieux que moi, qui suis chargé de l'appliquer depuis que j'ai reçu mon premier galon. L'article 178, paragraphe trois, interdit d'amener à bord des animaux dangereux.

« Jolie bête, n'est-ce pas ? » dit-il en caressant le museau bavoureux. « Elle donne ses quatre litres par jour ».

Apparemment plus perspicaces que leur chef, les matelots avaient remarqué le visage très rouge de Mr. Lieber, dont les efforts pour contenir sa colère n'avaient pas entièrement couronnés de succès.

« Tout à votre disposition », répondit l'interpellé. « Mais auparavant, il faut que je donne à Augustine sa ration de vitamines. Il sortit un petit flacon de sa poche et offrit à la vache deux ou trois pilules sur la paume de la main.

« Vous comprenez, son régime est assez pauvre en légumes verts. Le maître-coq lui garde bien tous les déchets, mais cette bonne bête est douée d'un appétit solide, que le grand air de la mer n'a fait qu'augmenter encore. Aussi, je lui donne

chaque jour une petite dose de vitamines A, B et D. » Le commandant conduisit Mr. Lieber dans son bureau, lui offrit un confortable fauteuil de cuir et une cigarette, et s'installa lui-même sur une chaise de rotin.

« Je ne suis pas le même question au moment de procéder à l'achat d'Augustine, dit-il. Moi aussi, j'avais des doutes à cet égard, mais je suis plus rassuré maintenant. Vous êtes remarquable qu'elle se porte très bien, elle a bon poil et le museau frais. Son appétit, comme je vous l'ai signalé, ne laisse rien à désirer. Les deux ou trois premiers jours de la traversée, elle semblait mal à l'aise. Nostalgie bien compréhensible, et poursuivait sur un ton rassurant : « Au début, j'avais quelques remords d'avoir enlevé cet animal à son beau pâturage canadien. Mais je suis vous l'assure, Augustine est maintenant parfaitement acclimatée, et elle est très heureuse à bord, où elle est constamment l'objet de chaleureuses attentions de

sur un autre navire, mais il emmenerait sa vache », répondit Sir Jonathan. « Au demeurant, nous n'avons pas de bâtiment au port actuellement. A part le « Pingouin », notre super-paquebot, qui sortira des Chantiers dans une quinzaine, et dont le commande-

ment a été promis à Blaines », poursuivit-il après un instant de réflexion. « Une heure passa dans les yeux de la vieille dame : Nelson n'avait-il pas de titres pour recevoir ce commandement ? »

« Je n'ai aperçu ni Blaines ni Lieber parmi les délégués de la Compagnie », dit Lady Everton, après que l'auto eût dépassé les barrières de la douane.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Je n'ai aperçu ni Blaines ni Lieber parmi les délégués de la Compagnie », dit Lady Everton, après que l'auto eût dépassé les barrières de la douane.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

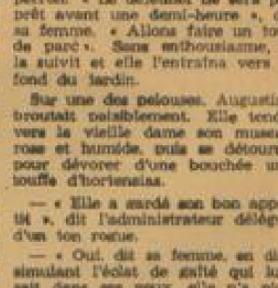
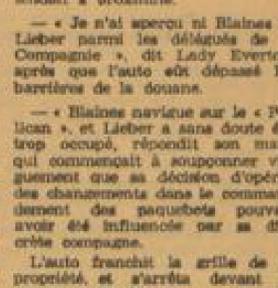
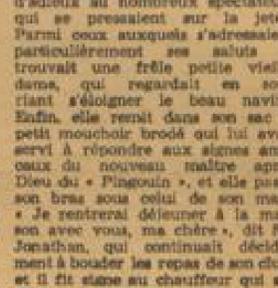
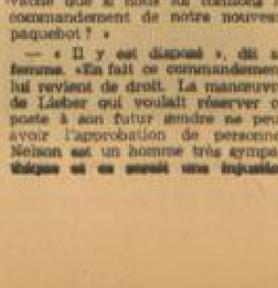
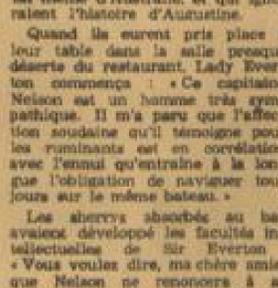
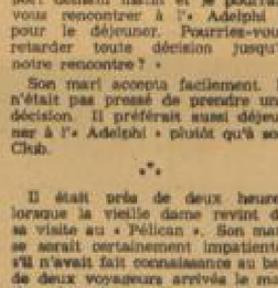
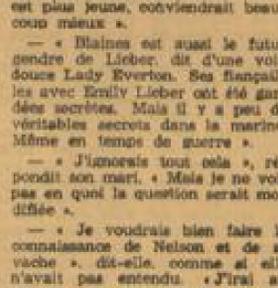
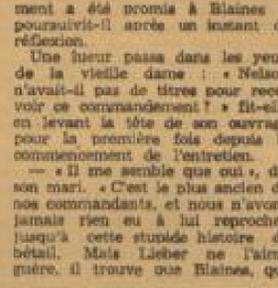
« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.

« Elle a gardé son bon appétit », dit l'administrateur délégué d'un ton roque.



que de lui refuser son bâton de maréchal... Le plaidoyer de la vieille dame fut convaincant et habile. Après avoir assemblé ces arguments directs, son discours se fit plus subtil. Comme tous les hommes mariés, Sir Everton tentait d'échapper à toute influence de sa femme dans ses affaires. La difficulté consistait à lui suggérer les arguments de telle manière qu'il pût croire les avoir découverts lui-même. Après trente années de mariage, Lady Everton était passée maître à ce jeu.



Rayonnement de l'art français au moyen âge



Deux des chefs d'œuvre, la cathédrale de Famagouste, dans l'île de Chypre (à droite) et l'église de Limbourg-sur-Lahn en Allemagne (à gauche) témoignent avec force de l'influence française.

l'île de Chypre, conquise par Richard-Cœur de Lion, en 1191, au temps de la troisième Croisade et sévèrement taillée à Guy de Lusignan, devint, comme on sait, un royaume franc sur lequel régna, jusqu'à la fin du XV^e siècle, la famille poitevine des Lusignan. Sous cette dynastie, l'île connut une ère de longue et brillante prospérité, spécialement au XIV^e siècle. Mais au XV^e siècle se trouve marquée par les Musulmans d'Égypte et d'Asie Mineure, et les souverains français déployèrent de grands efforts pour intéresser à leur sort le pape, Venise, Gênes et Naples.

Comme ils avaient libéralement laissé courir à l'intérieur de l'île, de nobles, de marchands, de pirates et d'aventuriers de tout genre d'origine ibérique, quelques Espagnols parvenus aux plus hautes situations, concurremment avec les vieilles familles françaises installées dans l'île, profitèrent de la situation pour préparer l'intervention des Catalans et des Aragonais. C'est ainsi qu'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples, prit l'île sous sa protection, envoya des flottes au Levant combattre les Musulmans, et aménagea pour soutenir celles-ci une base navale à Castellorizo, à mi-chemin entre Rhodes et Chypre. Mais la compétition acharnée entre Venise, Gênes et les Catalans avait provoqué un affaiblissement des forces chrétiennes dans le Levant. Quelques années après la chute de Constantinople, Venise reçut de Catherine Cornaro, veuve du dernier Lusignan, la souveraineté de Chypre, promise à la conquête turque, qui devait intervenir moins d'un siècle plus tard, et à une décrépitude défective.

M. Constantin Marinisco, professeur à l'Université de Bucarest, et directeur de l'École romaine en France, qui a étudié cette période de décadence, en exploitant des documents inédits tirés des archives de Barcelone, a apporté une contribution très neuve à l'histoire de Chypre, et jeta par incidence une vive lumière sur un moment de l'expansion française en Orient, au moyen âge.

De cette œuvre, il subsiste encore, dans le domaine architectural, de précieux vestiges : la cathédrale Sainte-Sophie de Nicosie, grande église à trois nefs, bâtie au début de l'occupation française, de 1209 à 1220, qui rappelle Notre-Dame de Paris, et Saint-Nicolas de Famagouste, avec ses trois portails inspirés de Reims, et ses deux tours. Mais il en existe aussi de plus modestes et grand

nombre, tels Sainte-Sophie de Famagouste, les églises Sainte-Catherine et Des Arméniens ; les mosquées de l'Emmerghie et d'Arab achmet qui sont d'anciennes églises du XIII^e siècle ; le monastère de Lapala de l'ordre des Prémonstrés, remarquable par la beauté de ses bâtiments abbatiaux ; et les monuments religieux de Sophie et de Limassol, tous élevés par des maîtres d'œuvre français.

On pourrait du reste faire une énumération semblable pour l'île de Rhodes, pour la Syrie et la Palestine, qui furent occupées par les Français, et dont les constructions ont un air de famille avec les constructions religieuses de Normandie, de Champagne, de Bourgogne et de l'île de France. Mais ce serait une erreur de croire que ce rayonnement artistique français n'a profité qu'aux pays soumis directement à l'influence politique de la France. Favorisé par les moines de Chaux qui l'on appelé alors les « missionnaires de l'art français », il s'est étendu sur Pays-Bas, à la Suède, à l'Allemagne, à l'Autriche, à la Hongrie, à la Bohême, à la Pologne, à l'Espagne, au Portugal, à l'Italie. Comme le rappelle naguère M. Paul Demclamps, conservateur du Musée des monuments français, certaines cathédrales ou églises françaises, ont servi de modèles dans leur plan ou leur élévation à des cathédrales étrangères. La cathédrale de Laon a inspiré celles de Magdebourg, d'Halberstadt, de Naumbourg, de Bamberg, de Limbourg-sur-Lahn. Le plan de celle de Solesmes a servi à Tournai, à Malmô, à Saint-Gérôme de Cologne, pour la cathédrale de Lübeck, et pour celle d'Utrecht. L'église de Saint-Yves dans le Soissonnais, a été imitée à Notre-Dame de Trèves, à Xanten, à Oppenheim, en Hongrie à Casovrie, à l'abbaye cistercienne de Las Huelgas et à la cathédrale de Comos en Espagne.

Notre-Dame de Paris, outre Sainte-Sophie de Nicosie, a inspiré Bréda et Tolède ; Chartres a été imitée à Ypres, à Malines, à Maestricht à Preburg. La choré d'Amiens a inspiré celui de Cologne, au même titre que Beuvrais et Saint-Denis. Et Poitiers a trouvé sa réplique à Padernon.

Des architectes français dirigèrent des chantiers en Hongrie ; Martin Ravey travailla à la Cathédrale de Colocza, et Jean de Saint-Dié restaure la cathédrale d'Alba Julia. Villard de Honnecourt s'est vu attribuer la cathédrale de Marbourg, en Allemagne ; et Blinno de Bon-

neuil dirigea la construction de celle d'Uppsala.

En Espagne, l'influence des cathédrales de Bourges, de Reims, de Paris s'est fait sentir à Léon, à Burgos, à Tolède. En Italie, les moines de Chaux ont introduit la gothique française, et Charles d'Anjou frère de Saint-Louis, devenu roi de Naples, s'est entouré d'artistes français qui ont abondamment travaillé dans l'Italie du sud.

Il n'est pas jusqu'à l'église Sainte-Sophie de Trébizonde qui n'ait connu, au temps de saint Louis, l'influence de la décoration sculpturale française, et la Chine qui n'ait fait accueil, vers 1253, sous le règne du Khan Mengou, à un artiste français, Pierre Bourcier. Tant il est vrai que la France était alors, selon le mot du cardinal de Châteauneuf : « le four où eût le pain intellectuel de l'humanité ».

Robert LAULAN.

STEPHANE MALLARME ET L'INCANTATION LYRIQUE

Le vénérable Gustave Lanson, critique aussi universitaire que distingué, écrivait au début du siècle, « Mallarmé... est un artiste incomplet, intérieur, et qui n'est pas arrivé à s'exprimer ». Voilà certes une évaluation définitive, mais qui fait sourire aujourd'hui. Mallarmé est, pour tous ceux qui aiment la poésie, placé maintenant au rang qui lui est dû, l'un des plus grands.

Qu'était avant lui la poésie, sinon l'art des vers ? Qu'elle ait été nourrie d'antiquité, rompue aux plus solennelles allégories, aux périphrases les plus chantournées, qu'elle ait été contrainte aux débordements des coeurs romantiques ou aux peintures fort impossibles des Parnassiens, elle n'avait pas cessé d'être une œuvre discursive, un exposé de la raison raisonnée. Mallarmé lui assigne un tout autre but. A la prose, le domaine du connu ou du connaissable, ce qui peut être appréhendé par les sens, la sensibilité ou l'intelligence. A la poésie, le domaine de l'inconnaissable, de ce que les hommes perçoivent dans l'éclair de l'instinct.

« Si l'on compare, a dit à peu près Henri Poincaré, nos connaissances à une sphère de feu qui enlève la nuit de figurances, plus s'accroît la sphère, plus s'accroît en même temps la nuit. » C'est vers cette nuit que le poète mallarméen prend son vol ; c'est de là qu'il nous rapporte le goût et le sens du mystère.

Connaître en refusant de se soumettre au processus traditionnel de la connaissance, refuser toute démarche rationnelle, voilà d'ailleurs qui, pour être paradoxal, n'est pas tellement nouveau. C'est le chemin traditionnel qu'ont suivi les mystiques, à quelque confession et à quelque hémisphère qu'ils appartiennent. Pareille attitude devait recevoir d'ailleurs bientôt une confirmation éclatante avec l'école bergsonnienne qui, pour plonger au plus profond de l'homme, se fit à la seule connaissance intuitive, débarrassée du lourd appareil de la logique traditionnelle.

Au temps où Mallarmé commençait d'écrire, l'aventure semblait risquée. Nul précedent pour ouvrir les voies, sauf Baudelaire en quelques résonnances inimitables.

Du reste, Mallarmé n'est point parvenu de prime abord à déterminer nettement son but. Dans ses premiers essais, il a sacrifié aux thèmes traditionnels ; mais avec quel accent nouveau, quels prolongements insistants :

« Mon âme vers ton front où rêve, calme amour,
Un automne jonché de laches de roussure ;
Et vers le ciel évanou de toi cell' apôlyptique,
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle, un blanc jet d'eau soupir vers l'azur !

Déjà, sans doute, cet art se veut-il hermétique. Sans doute, nécessaire-t-il du lecteur, ou mieux du « diseur », une attention fervente, mais comme il sait provoquer l'état de grâce par le jeu subtil des alliterations, des impressions à peine suggérées, comme

dans un tableau de Monet, par les sonorités sourdes des voyelles.

Déjà la théorie qu'il va bientôt rendre explicite se manifeste : les mots ont une valeur qui dépasse infiniment leur contenu intellectuel, les mots sont une véritable incantation lyrique, une « sorcellerie évocatoire » qui, dans ce monde déterminé, mesuré, connu sous toutes ses faces, font deviner l'imminence de l'absolu.

Puis Mallarmé traverse ce que l'on pourrait appeler sa deuxième période. Son sujet est choisi en fonction d'un symbole : C'est le surneur lassé qui se pend. Ce sont ces « Fenêtres » où le « muribond sournois » vient rêver devant l'horizon gorgé de lumière, ces fenêtres que le poète veut enfoncer pour s'enfuir dans l'azur.

Mallarmé, enfin parvenu au terme de sa course, ne se souciera plus du sujet. Il le considère comme inexistant. C'est la période du « coup de dé » où les mots s'entrechoquent et roulent pour apporter au poète un message imprévisible.

Il était fatal qu'il soit incompris d'une foule dont l'oreille n'était point encore exercée à ses harmonies précieuses. Autour de lui l'indifférence, quand ce n'est pas la moquerie. Ceci n'est pas grave. La plus terrible, c'est le drame qui, à toute heure, se livre, en son âme. Fonder la poésie pure ne prédestine point au confort académique du poète lauréat. Mallarmé doit abandonner toute ambition. Davantage, il a dû parvenir à créer en lui-même la « musique du silence », la solitude indispensable à l'évocation poétique.

Il y a plus. Dans cette lutte inégale d'un nouveau Jacob avec l'ange invisible, le poète use ses forces ; son art le voue à la fois à la perfection et à la médiocrité. Perfection, puisque c'est l'infini qui devient la matière de l'œuvre poétique, médiocrité, puisque le langage humain est incapable, malgré tous ses sortilèges, de le traduire. Qui pourrait ne pas être touché de ce cri de souffrance du poète qui voudrait s'échapper, mais en vain, à sa déchirante vocation.

— Le ciel est mort. — Vexé toi, foccurus ! Donne à l'insulte.

L'oubli de l'idéal chaste et du Péché
A ce martyr qui vient partager la litère
Où le bétail heureux des hommes est couché...

En vain ! L'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dont les cloches, Moa âme, il se fait voix pour phr
Nous faire poix avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleu, angélique !

Il roule par la brume, ancien et traversé
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
C'est lui dans la rivolta inutile et perverse !
Je suis honné, L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !

Cette finale pouvait paraître ridicule à l'époque et les cancracs auxquels enseignait Mallarmé l'écrire par dérision sur le tableau noir. Ce cri, toutefois, a éveillé maints échos dans l'âme de maints poètes. De Mallarmé, est issue une génération dont Paul Valéry, dont nous regrettons naguère la disparition, est, sans doute, le maître.

MALLARME a conquis l'audace d'un public nombreux, et non point complot seulement de snobs, mais de tous ceux qui sont épris de beauté et qui ne se laissent point rebéter par son hermétisme voulu, qui savent lire plusieurs fois le poème, le lire à haute voix et se laisser enchanter par sa puissance incantatoire.

Mallarmé, découvreur d'un monde nouveau, est pour notre génération le magicien libérateur de la poésie. Son message est recueilli par des mains pleines car, pour reprendre les vers qu'il inscrivait sur « le Tombeau d'Edgard Poe » :

« Tel qu'en lui, même, enfin, l'Éternité
J'ait le change
La Poésie avec son glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas
Joué »

C'est la mort télégraphique dans cette
[voix étrange] »
Paul BOURCIER.

« POÈTES FRANÇAIS :
DE LAMARTINE À VALÉRY »
par E. HENDOT
(Gardesches)

A une œuvre critique déjà remarquable, si en particulier à un premier tome sur les poètes français « de Turville à Cailhier », Emile Hendot vient d'ajouter cette somme d'intelligence et d'émotion, comme d'intelligence et d'émotion. Quel homme avait mieux placé que lui pour définir l'éloquence ? C'est, dit-il, « l'art de convaincre pratiqué par un honnête homme, pour une fin morale à laquelle l'orateur croit, sans être de concession à la commune opinion si elle lui paraît critique ».

Ce genre d'éloquence, Maurice Garçon l'a mis au service d'une idée qui échauffe, impregne et domine toute son activité, au barreau comme dans la presse et le domaine des lettres : la liberté. Nul homme n'est plus rétrograde que lui aux contraintes et aux conformismes. Il a prouvé cet attachement à la liberté en réquérant la sienne, lorsqu'un plein occupation il est allé défendre, devant un tribunal allemand, le lita de six étudiants de Poitiers accusés de rébellion clandestine. Et, tout ce titre innocent, Propos du café du Commerce, il a publié un réquisitoire vengeur contre les crimes de l'occupant.

Je suis allé le voir lundi qu'il mettait la dernière main à son discours de réception. Penché au-dessus de son épouse, je note ce passage de sa péroraison ; il résume sa position devant les problèmes qui angossent le monde actuel : « Avez-vous à tout la liberté dans une nation libre, chasser l'arbitraire, être affirmé et sanctionné, cette liberté par une justice libre... »

Maurice Garçon, avocat de la Liberté ; c'est véritablement à cette définition qu'il aimerait voir se ramener les éloges rituels que l'éloquence académique prodigue à son nouveau élu.

MAURICE GARÇON AVOCAT DU DIABLE ET DE LA LIBERTÉ

C'EST une tradition de l'Académie Française d'appeler un membre éminent du barreau à siéger sur l'une des quarante chaises que l'Académie du grand public appelle des « fauteuils ». Tradition qui remonte loin, puisque la compagnie compte au nombre de ses premiers membres le plus célèbre avocat du dix-septième siècle, Olivier Patru.

Quand Maurice Garçon était enfant, son père, qui fut l'un des plus éminents professeurs de la Faculté de Droit, Fennemaill pour les dimanches matin à la chaire. Une chaire qui s'exposait au Juste, ni boites, ni cornues ; elle consistait à longer, les quils de la Seine, en explorant les botes des bouquinistes pour y dénicher les éditions rares. Quand son deux « chassous » arrivaient devant le Pont des Arts, le Juste montait ; à son lla le couple de l'Institut, lui parlait des hommes illustres qui avaient trouvé là le couronnement de leur carrière. L'Académie apparaissait au futur avocat comme un aéroplane inaccessible, perdu dans les nuées, où des mortels élus par les dieux trouvaient le privilège d'un, brève immortalité.

Dans son discours de réception, le nouvel académicien évoque ce nostalgique souvenir de jeunesse. Du Palais de Justice au Palais Comé, le chemin n'est pas long, mais rare sont les auteurs du barreau qui l'ont franchi.

Aucun avocat n'a porté plus haut que lui le culte de la sobriété oratoire, la haïne de l'empyros. Le buste penché en avant, dominant le débat de sa haute et flexible stature, Maurice Garçon croise et décroise ses doigts prodigieusement édités, comme s'il mêlait les arguments de l'occupation pour les rejeter en poussière dans le vide du prétoire. Son visage pâle, allongé par deux bandeaux de chevelure collés aux tempes, animé par le relief tantôt interrogatif, tantôt sceptique de ses yeux d'acier surplombant tout à tour la surprise, l'indifférence, l'humour, jamais la passion.

La réputation a depuis longtemps franchi les frontières ; le monde avoue haut pour un chef-d'œuvre le remarquable plaidoyer, où il a séduit

à néant la prétendue découverte de Gnosel. Il a défendu et gagné les causes les plus retentissantes de ces vingt dernières années ; procès criminels, procès littéraires, avec un goût avoué pour les affaires qu'enveloppe une aura de mystère ou un complexe d'étrangeté psychologique.

Maurice Garçon a toujours, et une uttrance pour les cas de sorcellerie,



l'insulte de ces réunions intimes sans passé de cette petite académie à la grande. On y débat les problèmes du jour, sur lesquels Maurice Garçon déverse son inimitable verve d'anecdote.

Il entre, d'ailleurs, à l'Académie avec un bagage littéraire qui laisse en suspens la question de savoir si c'est l'avocat ou le penseur que l'illustre compagnie a voulu honorer. On lui doit une Histoire de la Justice contemporaine et un Essai sur l'Influence judiciaire, où il entre dans l'état d'indignation que de doctrine. Quel homme avait mieux placé que lui pour définir l'éloquence ? C'est, dit-il, « l'art de convaincre pratiqué par un honnête homme, pour une fin morale à laquelle l'orateur croit, sans être de concession à la commune opinion si elle lui paraît critique ».

Il entre, d'ailleurs, à l'Académie avec un bagage littéraire qui laisse en suspens la question de savoir si c'est l'avocat ou le penseur que l'illustre compagnie a voulu honorer. On lui doit une Histoire de la Justice contemporaine et un Essai sur l'Influence judiciaire, où il entre dans l'état d'indignation que de doctrine. Quel homme avait mieux placé que lui pour définir l'éloquence ? C'est, dit-il, « l'art de convaincre pratiqué par un honnête homme, pour une fin morale à laquelle l'orateur croit, sans être de concession à la commune opinion si elle lui paraît critique ».

Ce genre d'éloquence, Maurice Garçon l'a mis au service d'une idée qui échauffe, impregne et domine toute son activité, au barreau comme dans la presse et le domaine des lettres : la liberté. Nul homme n'est plus rétrograde que lui aux contraintes et aux conformismes. Il a prouvé cet attachement à la liberté en réquérant la sienne, lorsqu'un plein occupation il est allé défendre, devant un tribunal allemand, le lita de six étudiants de Poitiers accusés de rébellion clandestine. Et, tout ce titre innocent, Propos du café du Commerce, il a publié un réquisitoire vengeur contre les crimes de l'occupant.

Je suis allé le voir lundi qu'il mettait la dernière main à son discours de réception. Penché au-dessus de son épouse, je note ce passage de sa péroraison ; il résume sa position devant les problèmes qui angossent le monde actuel : « Avez-vous à tout la liberté dans une nation libre, chasser l'arbitraire, être affirmé et sanctionné, cette liberté par une justice libre... »

Maurice Garçon, avocat de la Liberté ; c'est véritablement à cette définition qu'il aimerait voir se ramener les éloges rituels que l'éloquence académique prodigue à son nouveau élu.



Le tympan du portail de la Vierge à Notre-Dame de Paris

"LES BATAILLONS DU CIEL"

La France, qui a tourné tout de suite en résistance, ne nous avait donné jusqu'ici que deux films de guerre. Un excellent Les Diables de l'Aube, l'autre plus discuté, Plus de France. Un troisième mérite à la fois des louanges et des critiques. Les Bataillons du Ciel ont, en effet, le défaut d'être d'une longueur excessive. Il faut qu'un film présente un intérêt tout particulier pour retentir pendant plus de deux heures l'attention du spectateur ; au bout de ce temps la lassitude naît inévitablement. Dans le cas des Bataillons du Ciel, il se trouve précisément que la seconde partie est intérieure au début du film au point qu'on ait l'impression de se trouver en présence d'un ouvrage différent.

La raison de cette dualité vient-elle de ce que deux metteurs en scène y ont collaboré ? L'un, Pierre Billon, est un artiste en pleine possession de son talent, ainsi que l'Homme au chapeau rond, dernier

film de Billon, nous l'a récemment montré. L'autre, Alexandre Eway, est un bon technicien qui n'a jamais manifesté une grande personnalité. Billon a commencé Les Bataillons du Ciel ; Eway les a terminés après de longs mois de travail et de difficultés considérables, qu'il a heureusement surmontées.

Au début du film, nous sommes en Angleterre. La France est occupée par l'ennemi et un régiment de parachutistes a été formé avec des hommes venus d'Afrique du Nord où ils ont participé à des actions périlleuses ; d'autres, récemment évadés de France, se sont joints à eux ; tous ont été de combattre l'envahisseur. Ces éléments divers, il s'agit de les lier dans une unité homogène, capable de remplir les missions assignées, qui leur seront confiées aussitôt que le débarquement sera décidé.

Mais ce débarquement tardé. Les soldats s'énervent et il convient de mettre fin au désordre qui risque de s'instaurer dans cette troupe d'élite. Le colonel désigné pour le commander s'y emploiera ; il le soumettra au plus énergique entraînement et lorsqu'il recevra l'ordre de mener ses hommes au-dessus de la terre de France, c'est une unité en pleine

sympathie de ses soldats retrouve son épouse et celle-ci joue désormais dans l'action un rôle considérable.

Ce que les Bataillons du Ciel retiennent nous retrayés alors, c'est la lutte d'une troupe isolée, perdue derrière les lignes ennemies et qui ne peut subsister que grâce à la complicité des habitants. C'est bien ce que comprennent les Allemands qui traquent les personnes qui ont donné asile à ces parachutistes et aux « maquisards » qui tentent de leur venir en aide. A partir de ce moment, le film rappelle, avec un intérêt renouvelé, beaucoup d'autres bandes sur la résistance qu'il nous a été donné de voir. Quel qu'il en soit, à ces situations imaginées par le célèbre romancier J. Kennel, auteur du scénario, le public le voit et si l'on de la première partie.

Ce n'est ni, d'ailleurs, qu'une rétrospection de détail et qui se constitue pas une critique

à l'égard d'un des efforts les plus considérables tentés par le cinéma français. Longtemps le jury du Grand Prix du Cinéma a hésité entre Les Bataillons du Ciel et Paroles qui, finalement, l'a emporté ; c'est dire toute la valeur de ce troisième film de guerre.

L'interprétation est à la hauteur de l'ouvrage, avec Jeanine Crispin dans l'ingénue rôle féminin, Pierre Blanchard et Deloivre qui incarnent les officiers avec autorité ; René Lelièvre, Mooloudji, et Raymond Bletière qui font ici une création aussi remarquable que dans Les Portes de la Nuit.

G. CHARIENSOL.



De droite à gauche : Pierre Blanchard, Mafflet et Daniel Mendaille étudiant, dans « Les Bataillons du Ciel », l'illustration d'une mission.

"MARTIN ROUMAGNAC"

UNE petite ville de France typiquement provinciale : Clairval vers 1833.

Dans cette petite ville, une jeune femme, très belle, très attirante, Blanche Ferrand (Marlene Dietrich), peut être dite objet de la jalousie des hommes. D'autant plus qu'elle est étrangère (elle est originaire d'une vieille famille française implantée depuis longtemps en Australie). Elle est venue à Clairval, voilà trois ans, chez son époux d'un grand âge : Ferrand, rencontré à Paris, où elle vivait d'expéditions, ayant toujours été mariée. Pendant son mariage, Blanche, Ferrand finit le mariage, auquel elle ajouta un rayon d'oiseaux, avec son amie (Jeanne d'Al), un vieux bonhomme qui s'est accouché à elle comme un lambeau et comique parasite.

Un petit entrepreneur de construction : Martin Roumagnac (Jean Gabin), un être triste et bon, mais violent, ancien maçon qui s'est élevé à la hauteur de son front.

C'est entre ces deux êtres, si dissemblables par la race et l'éducation que va se produire le drame, dans le cadre de la petite ville.



Le couple Marlene Dietrich, plus vamp et plus jolie que jamais, et Jean Gabin, poignant, humide dans « Martin Roumagnac ».

la classe. « Qu'importe », dit-elle, au bout de ce court film... Pour cette province où elle habite...

Martin, apprenant sa préparation de départ, pense qu'elle va rejoindre le Comte. Elle s'en défend. Il ne la croit pas. A l'issue d'une scène de violence, il l'étrangle et quitte la ville en flamme. L'amour et la maison s'en emmêlent aussitôt en même temps.

On arrête Martin. On l'accuse de meurtre. Il nie. Faut-il le prouver, ou doit l'acquiescer. Et c'est seulement par une disposition de l'acte qu'il apprend que Blanche ne lui avait pas menti, qu'elle n'allait pas rejoindre le Comte, et même qu'elle avait rompu avec ce dernier à cause de Martin ! Il réalise alors la gravité de son crime. Il a tué Blanche pour la seule chose vraiment belle qu'elle ait faite pour lui ! Dès lors, il n'est plus qu'un corps sans âme.

A l'issue du procès, ses amis viennent le libérer. Incapable de les attendre dans sa chambre obscure.

Il voit s'approcher tristement dans la nuit, revolver au poing, un jeune surveillant de collège. Ce dernier, depuis toujours, aimait Blanche, mais finalement Martin comprit « ce

plus longtemps, il s'enterra dans sa chambre obscure.

Il voit s'approcher tristement dans la nuit, revolver au poing, un jeune surveillant de collège. Ce dernier, depuis toujours, aimait Blanche, mais finalement Martin comprit « ce



Jeune femme, le sait coupable et a résolu de le tuer.

Au lieu de tenir de sa défiance, il alluma l'électricité et vint se placer en pleine lumière, le dos à la fenêtre, s'efforçant, cibles volontaires, à la tâche qui le délivrerait d'une existence déréglée, insatisfaisante.

Martin rencontre Blanche à l'occasion d'un match de boxe. Entre eux, tout de suite, le désir. Pour Blanche, Martin va bientôt bâtir une villa. « Fais quelque chose qu'en aime pour quelque chose qu'en aime », l'assurances de son métier. Passionné de cette femme, il est heureux.

Mais un stupéfiant personnage, le Comte (Marc Herrand), riche à millions, et dévot d'ambitions politiques, propose à Blanche un mariage qui serait bien davantage une « association en vue d'une grande partie à jouer » qu'un affaire de sentiments. L'acte pour Blanche à accepter, Martin Roumagnac ne peut plus rencontrer Blanche que clandestinement dans un vieux pigeonnier au milieu près de la belle ville, dont la construction lui a coûté de terribles sommes.

Obsédé par sa passion contrariée, se sentant que trop vivement la surplu, socialement, le sépare de Blanche, dont la situation financière est déclinée, va, de négligence en imprudence, précipiter sa ruine. La jalousie s'aggravant, il fait des scènes à Blanche, elle rompt avec lui. Mais peu après, le Comte se livre contre Martin à des attaques qui choquent Blanche, celle-ci, par un revirement bien humain, défend Martin et humilie de façon irréparable le diplomate, au grand désespoir de l'acte qui voit s'écrouler ses plans. C'est la rupture. Il ne reste à Blanche que la perspective de retourner à Paris et de la vie d'expéditions qui lui était

consacré depuis longtemps (« Drôle de drame », « Le Quai des Brumes », « Les Visiteurs du Soir », « Les Enfants du Paradis ») ne fut pas heureux dans sa collaboration avec Christian Jaque (« Sortilèges »).

En revanche, Jeanson et Christian Jaque s'entendent fort bien : « Boule de Suif » en témoignage. Certaines équipes ont fait leur preuve depuis longtemps ; en particulier, l'équipe Aurenche-Autant-Lara à laquelle nous devons : « Douce », le « Mariage de Chiffon », « Sylvie et le Fantôme ».

Il est cependant permis de se demander ce qu'aurait donné tel metteur en scène s'il n'avait pas pas rencontré tel scénariste : son œuvre eût-elle été meilleure ou pire. Quo serait Carné sans Prévert ? Certains pensent que le génie de l'auteur des « Portes de la Nuit » a été légèrement altéré par le verbalisme un peu littéraire du poète de « Paroles ». On peut en effet rêver d'un Carné plus décadent, moins complaisant pour certains décalages romantiques. Mais on peut aussi prendre le cas contraire : si Pierre Laroche, si Charles Spaak n'avaient pas été mis en films par des metteurs en scène maladroits, comme cela leur arrive trop souvent, le coefficient d'intérêt de leur travail eût été porté à un point beaucoup plus élevé. Fort heureusement, il est de nombreux cas où l'équilibre s'est parfaitement créé : ajoutons à nos premiers exemples « Les Anges du Péché » (H. P. Bruckberger-Robert Bresson) « Le Jour se lève » (Viot-Carné).

Il paraît souhaitable que le scénariste soit autant « homme de cinéma » qu'« homme de lettres » (ce qui est le cas de Spaak, de Véry) et le metteur en scène, aussi intellectuel que technicien (ce qui est le cas de Grémillon, de Renoir). Ce n'est pas là une règle générale : la simple correspondance des tempéraments peut suffire (Spaak-Duvivier). Il est assurément curieux que des erreurs fréquentes se produisent dans le choix réciproque des deux collaborateurs. Quoiqu'il en soit, le cinéma (sauf dans le cas où un homme compose et réalise à lui seul son œuvre, comme le Métraux d'« Espoir », et le Cocteau de « La Belle et la Bête », exigé pour atteindre sa plénitude une heureuse rencontre, dont l'accomplissement peut seul donner à une œuvre son style et sa qualité artistique.

Henri AGEL.

Les "Belles équipes" DU CINEMA FRANÇAIS

La « Belle équipe », c'est le titre d'un des meilleurs films réalisés par le tandem Charles Spaak (scénariste) Julien Duvivier (metteur en scène). Et ce titre pourrait qualifier également l'association des deux hommes, qui collaboreront à plusieurs reprises : dans « La Bandera », dans « La Fin du Jour », dans « Un Tel père et fils », et récemment, dans « Panique ».

Au cours d'une série d'articles publiés dans « Paris-Cinéma », Charles Spaak a parlé en termes vifs et pénétrants de ses « treize et un mariages », c'est-à-dire de ses multiples collaborations avec divers metteurs en scène. Certains de ces unions ont été heureuses et fécondes : outre le « mariage » avec Duvivier, le plus souvent fort réussi, rappelons les « mariages » avec Grémillon qui nous valurent deux très beaux films : « l'Etrange Monsieur Victor », et « Le Ciel est à Vous », avec Feyder (« La Grande Illusion »), avec Renoir (« La Grande Illusion »). D'autres associations furent moins propices à la réussite : ni celle avec Delannoy (« La Part de l'Ombre »), ni celle avec Daquin (« Patrie ») ne sont de nature à nous combler pleinement.

Ainsi se trouve posée la question des rapports entre celui qui compose une histoire pour l'écran et celui qui met cette histoire en images. Pour que leur réunion soit efficace, il est nécessaire à la fois que leurs tempéraments se complètent ou s'harmonisent, et que chacun des deux consente à s'effacer, le cas échéant, pour sauvegarder l'unité de l'œuvre. A cet égard, la vigueur à la fois trépidante, bonhomme et colorée de Spaak se fondait remarquablement avec le génie d'un Grémillon, d'un Renoir, d'un Duvivier (si différents soient-ils). En revanche, maintes autres associations de ce scénariste fut assez décevante, parce que le tempérament du metteur en scène, le caractère du film ne correspondaient pas à ses goûts.

Cette disproportion est peut-être encore plus sensible pour d'autres scénaristes : Louis Chavance qui forma avec Clouzot, dans « Le Corbeau », un magnifique tandem, plein de savoureuse brutalité, ne s'harmonisait nullement avec Lherbier, ce qui donne à leur œuvre commune, « La Nuit Fantastique », un aspect curieux et assez chaotique.

Jacques Prévert qui a formé avec Marcel Carné un tandem

consacré depuis longtemps (« Drôle de drame », « Le Quai des Brumes », « Les Visiteurs du Soir », « Les Enfants du Paradis ») ne fut pas heureux dans sa collaboration avec Christian Jaque (« Sortilèges »).

En revanche, Jeanson et Christian Jaque s'entendent fort bien : « Boule de Suif » en témoignage. Certaines équipes ont fait leur preuve depuis longtemps ; en particulier, l'équipe Aurenche-Autant-Lara à laquelle nous devons : « Douce », le « Mariage de Chiffon », « Sylvie et le Fantôme ».

Il est cependant permis de se demander ce qu'aurait donné tel metteur en scène s'il n'avait pas pas rencontré tel scénariste : son œuvre eût-elle été meilleure ou pire. Quo serait Carné sans Prévert ? Certains pensent que le génie de l'auteur des « Portes de la Nuit » a été légèrement altéré par le verbalisme un peu littéraire du poète de « Paroles ». On peut en effet rêver d'un Carné plus décadent, moins complaisant pour certains décalages romantiques. Mais on peut aussi prendre le cas contraire : si Pierre Laroche, si Charles Spaak n'avaient pas été mis en films par des metteurs en scène maladroits, comme cela leur arrive trop souvent, le coefficient d'intérêt de leur travail eût été porté à un point beaucoup plus élevé. Fort heureusement, il est de nombreux cas où l'équilibre s'est parfaitement créé : ajoutons à nos premiers exemples « Les Anges du Péché » (H. P. Bruckberger-Robert Bresson) « Le Jour se lève » (Viot-Carné).

Il paraît souhaitable que le scénariste soit autant « homme de cinéma » qu'« homme de lettres » (ce qui est le cas de Spaak, de Véry) et le metteur en scène, aussi intellectuel que technicien (ce qui est le cas de Grémillon, de Renoir). Ce n'est pas là une règle générale : la simple correspondance des tempéraments peut suffire (Spaak-Duvivier). Il est assurément curieux que des erreurs fréquentes se produisent dans le choix réciproque des deux collaborateurs. Quoiqu'il en soit, le cinéma (sauf dans le cas où un homme compose et réalise à lui seul son œuvre, comme le Métraux d'« Espoir », et le Cocteau de « La Belle et la Bête », exigé pour atteindre sa plénitude une heureuse rencontre, dont l'accomplissement peut seul donner à une œuvre son style et sa qualité artistique.



Reginald Bergman, la nouvelle Greta Garbo des Américains, et Gary Cooper, incarnent le couple romantique de l'« Intégrité de Saratoga » dont l'action se déroule à la Nouvelle-Orléans.



La gracieuse Miss Kelly boude-t-elle ou est-elle indignée ?